Document generated on 07/11/2025 9:26 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Sous surveillance policière

ROBERT COMEAU, AVEC LOUIS GILL, *Mon Octobre 70. La crise et ses suites*, Montréal, VLB éditeur, 2020, 238 pages

Ivan Carel

Volume 14, Number 3, Summer 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93554ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Carel, I. (2020). Review of [Sous surveillance policière / ROBERT COMEAU, AVEC LOUIS GILL, *Mon Octobre 70. La crise et ses suites*, Montréal, VLB éditeur, 2020, 238 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *14*(3), 7–8.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

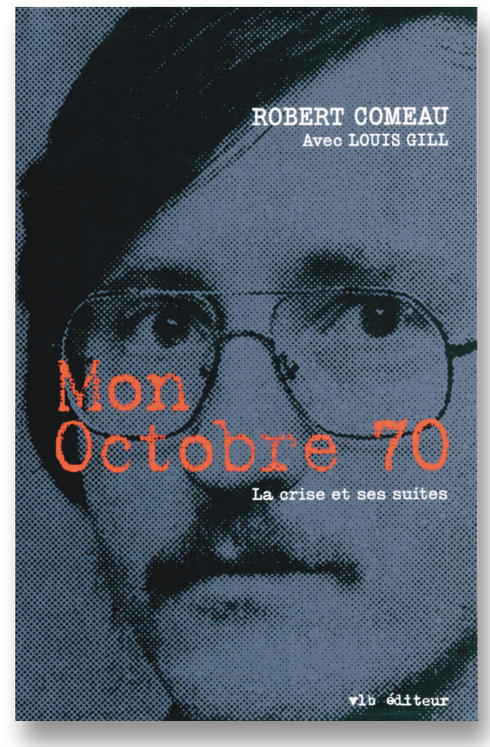
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES LOIS
D'EXCEPTION

Sous surveillance **policière**

Ivan Carel
Chargé de cours en histoire, UQAM et UQTR



ROBERT COMEAU, AVEC LOUIS GILL
MON OCTOBRE 70. LA CRISE ET SES SUITES
Montréal, VLB éditeur, 2020,
238 pages

Les lecteurs de *L'Action nationale* et de ses *Cahiers de lecture* connaissent bien Robert Comeau. Le lauréat du prix Esdras-Minville de la Société Saint-Jean-Baptiste de cette année a été professeur au département d'histoire de l'UQAM depuis sa fondation en 1969 (à 24 ans…) jusqu'en 2006. Il a, à ce titre, encadré des dizaines de jeunes chercheurs à la maîtrise et au doctorat, mais c'est surtout à titre de communicateur et d'animateur scientifique qu'il excelle : organisateur de colloques, créateur de revue (*Bulletin d'histoire politique*), vulgarisateur (à la radio, dans les journaux), directeur de collection, éditeur, polémiste à ses heures, président de la Société historique de Montréal, etc.

Mais dans le livre qu'il fait paraître cette année, rien de cette impressionnante carrière, ou à peu près (185-191). Pourtant, il s'agit d'une autobiographie ; mais partielle, ponctuelle, ad hoc. Cinquante ans après les faits, l'historien Comeau raconte le citoyen-militant Comeau (les deux ne se sont jamais éloignés de beaucoup, on l'aura deviné) ; ou plutôt un moment précis de ce militantisme. C'est que l'homme a été de toutes les batailles emblématiques de sa génération : l'indépendance dans les années 1960, le marxisme dans les années 1970, les droits des gais dans les années 1980, de nouveau l'indépendance… suivre son parcours, c'est un peu suivre le fil du militantisme québécois de la seconde moitié du XX^e^ siècle.

On doit à son ami Louis Gill un travail d'investigation et d'édition serré. « Il m'a souvent recentré sur le sujet, alors que j'avais tendance à me disperser en anecdotes et en parenthèses » (p. 7). On peut bien l'imaginer…

Il s'agit donc ici de retracer au « je » l'implication du protagoniste dans les événements entourant la crise d'Octobre 1970, avec quelques pages en amont sur ses premières amours intellectuelles et militantes (ch. 2 et 3) et une quasi-moitié de livre consacrée à l'aval : l'immédiat après-Octobre, l'informatrice Carole Devault, la commission Keable de 1979-1980, le cas Louis Hamelin et le mystère François-Mario Bachand. Il y a dans ce livre moins une analyse de son implication qu'une volonté de faire le point et de rétablir sa vérité.

Il est d'ailleurs troublant dans les circonstances de lire dans le titre même une subjectivité (*Mon Octobre 70*) que l'on peut lire aussi chez Carole Devault : *Toute ma vérité*. C'est que Comeau, depuis des années, cherche le moyen de rétablir ses faits, de laver sa réputation troublée par diverses suppositions et rumeurs le décrivant tour à tour « chef » du FLQ, agent double, militant naïf manipulé par la police ou comme l'homme « qui-sait-tout,-mais-qui-ne-dira-rien ». En effet, il n'a jamais rien écrit sur sa participation au FLQ ; par souci de ne pas éclabousser des militants et amis, par crainte de répressions judiciaires (le délai de prescription n'existant pas en la matière), Comeau s'est souvent fait interroger sur le sujet sans jamais prendre le temps de donner sa version.

[…) par souci de ne pas éclabousser des militants et amis, par crainte de répressions judiciaires (le délai de prescription n'existant pas en la matière), Comeau s'est souvent fait interroger sur le sujet sans jamais prendre le temps de donner sa version.

Cinquante ans plus tard, il a estimé qu'il était temps, mais que ça devait se faire dans les règles de l'art, c'est-à-dire avec force documentations et notes, et une certaine objectivité qui fait honneur à l'historien qu'il est. En effet, et c'est peut-être le tour de force de l'ouvrage, Comeau et Gill (car l'économiste a sans doute eu ici un rôle important à jouer) ont réussi à dépassionner jusqu'à un certain point les événements et leurs implications par une description précise et systématiquement factuelle. Les auteurs s'appuient sur les rapports des commissions d'enquête qui ont suivi les événements, en plus des ouvrages spécialisés et de la mémoire de Comeau. Bien entendu, quelques piques fusent à l'endroit des agents provocateurs ou autres indicateurs de police comme Devault ou Séguin, mais là où le Comeau actuel se montre peut-être le plus sévère, c'est souvent à l'endroit de lui-même à 25 ans, de sa naïveté et de ses erreurs passées. Une subjectivité objectivée, donc…

Les huit chapitres de l'ouvrage sont essentiellement chronologiques, hors le premier qui pose les bases, comme un rappel, de l'histoire du FLQ. On y retrouve expliqués brièvement les « raisons de la colère » et le contexte politique québécois comme international de ce mouvement. L'« éveil à la politique » (ch. 2) revient ensuite sur la formation de Comeau, l'importance de la pensée de l'historien Maurice Séguin, qui a eu une « influence déterminante » sur nombre d'étudiants de l'époque. L'histoire devient alors pour lui non seulement matérialiste, mais aussi un outil d'émancipation. Les luttes de libération de par le monde, le « socialisme décolonisateur » de la fin des années 1960, la découverte du marxisme, viendront radicaliser ou outiller un postulat fondamental dont Séguin est le point de départ.

Ces pages sont particulièrement intéressantes. On y lit le contexte d'effervescence de cette époque. En 1969, rien n'était si clair que la nécessité que « ça bouge ». Mais comment ? Par quels moyens ? Quels cadres théoriques ? Quels exemples internationaux ? Paris, Berlin, Pékin, Santiago, Moscou ? Watts ?… Tous les possibles sont ouverts.

Le chapitre 3 relate son adhésion graduelle au FLQ, où il rencontre des jeunes idéalistes comme lui, qui « rêvaient de passer à l'action pour changer la société, sans avoir développé de projets précis ou de long terme […]. Nous préférions l'action aux longs palabres théoriques » (p. 77 et 79). Une communauté brouillonne, spontanée, mais où la question de la légitimité de la violence semble taboue ; même si Comeau se la pose, en faisant dialoguer Camus et Fanon. Certes, « nous avions raison de nous révolter », nous dit-il, mais fut-ce au prix de morts innocentes ? Or l'admiration pour le courage des felquistes qui osent passer à l'action semble ici phagocyter les considérations morales. Car après tout, est morale seule la lutte contre la violence institutionnalisée.

Le chapitre suivant porte plus spécifiquement sur les événements d'octobre

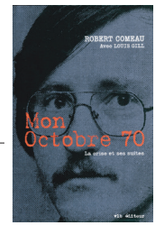
suite à la page 8

Peur rouge

suite de la page 6

L'auteur ne trouve pas pertinent de mettre en lumière ce « détail » qui viendrait expliquer les racines de l'anticommunisme et les raisons sociologiques de la « loi du cadenas ». Pour les mêmes raisons, Théorêt se trompe magistralement lorsqu'il écrit qu'avec Duplessis « s'éteint cette vague anticommuniste qui déferlera sur le Québec pendant tout son règne. » Avec Duplessis s'éteint un modèle social affaibli, à bout de souffle et qui sera remplacé par le modèle providentialiste qui intègre les questions sociales à son mode de gestion. À vouloir abattre l'arbre Duplessis, l'auteur rate la forêt et ne rend pas justice à la science historique qu'il croit servir.

Qu'apportera le livre de Théorêt à votre bibliothèque ? Un ouvrage qui recense les différents écrits émanant des foyers anticommunistes québécois ? Certes. Un livre qui remet en lumière quelques événements historiques intéressants tels que « l'affaire Gouzenko » ? Probablement. Mais un ouvrage analytique qui étudie l'anticommunisme québécois ? Que nenni ! Il est dommage de constater que *La peur rouge* ne nous renseigne pas sur les raisons sociohistoriques de cet anticommunisme. On passe à travers le livre avec la désagréable impression de se trouver en face d'un très long éditorial de Pierre Trudeau dans ses « belles » années citélibristes, archives en plus. ❁



Mon Octobre 70'

suite de la page 7

1970 et le rôle précis de Comeau à titre de membre de la cellule Information Viger. Inutile ici de revenir sur les détails parfois rocambolesques de cet épisode. Comeau fait dialoguer et confronter ici ses souvenirs avec les rapports des commissions. La commission Keable notamment, accréditant largement la version de l'indicatrice Carole Devault, alias « Poupette », est passée au crible, mais il reconnaît lui-même être partiellement responsable de ces errements, ayant refusé d'y témoigner. Ce qui, pour un historien, pose la sempiternelle question de la critique de sources : les souvenirs a posteriori ont-ils plus de valeur que l'enquête à chaud, où s'affrontent les intérêts particuliers ?

C'est également dans ce chapitre que Comeau évoque la surveillance accrue dont il fait l'objet et la création par la police de fausses cellules du FLQ. Le chapitre 5 va justement insister sur cette volonté policière de poursuivre la menace felquiste, quitte à la susciter et à la contrôler complètement. Les cellules de 1972 sont ainsi de pures créations policières, ce qui signifie que plusieurs agents du SPVM et de la GRC ont commis des actes criminels documentés sans n'avoir jamais été inquiétés. Comeau quant à lui, s'oriente alors davantage vers le militantisme marxiste, à la lumière notamment des écrits de Charles Gagnon. Après Octobre, la plupart des mouvements de gauche se rendent compte de l'inefficacité de la violence spontanée du FLQ : il faut s'organiser plus efficacement si on souhaite faire advenir la révolution. Et peut-être même s'allier aux travailleurs ailleurs au Canada. Ce sera la position de l'Équipe du Journal, qui deviendra le groupe marxiste-léniniste En Lutte ! De cette évolution, Comeau ne parle presque pas : ce n'est pas l'objet de ce livre (un autre, plus tard ? On ne peut que le souhaiter). Mais quand même cette remarque : « Avec le recul, je n'arrive pas à comprendre comment, en adhérant à cette politique, j'ai pu perdre de vue le fait que la véritable lutte à mener contre l'État canadien était la lutte pour la séparation du Québec, pour une République libre du Québec » (151).

Le chapitre 6 revient sur la commission Keable, expérience traumatisante pour Comeau, car en 1979-1980, elle cherche à faire la lumière sur les agissements de la police pendant la crise d'Octobre, mais ce faisant, elle interroge aussi les militants, surtout ceux qui n'ont pas été inquiétés à l'époque, à commencer par les membres de la cellule Information Viger. On apprendra alors comment le commissaire révélera de façon shakespearienne la façon dont le FLQ était surveillé pendant et après Octobre. Le chapitre suivant revient sur la thèse que Louis Hamelin a défendue dans *La constellation du Lynx* et dans *Fabrications. Essai sur la fiction et l'histoire*. Il fallait remettre les pendules à l'heure et rappeler que fiction et histoire n'ont pas les mêmes méthodes. Il fallait redire, surtout, qu'une bonne histoire n'est pas vraie pour autant, et que des suppositions peuvent avoir des conséquences plus délétères sur une vraie personne que sur un personnage imaginaire.

Enfin, Comeau termine son livre par ce qui fut sans doute un des épisodes les plus mystérieux de l'après-Octobre : l'assassinat en mars 1971 à Paris de François-Mario Bachand, militant très actif notamment autour de la manifestation McGill français de mars 1969. Bien qu'il apporte des informations intéressantes, on s'étonne que le livre se termine ainsi, par une série de suppositions sans conclusion définitive autour de cet assassinat. Le chapitre se serait sans doute mieux intégré au cœur du texte, après le chapitre 5 par exemple.

On attendait ce livre depuis longtemps. [...] Certes, Comeau règle ses comptes, surtout avec les indicateurs et la police, et il faut le suivre dans les dédales des différents types de papier du FLQ. Cependant, et c'est l'essentiel, il nous plonge dans une période et une ferveur brouillonnes, mais porteuses d'espoir.

La conclusion, bien que très courte, a le mérite de porter un jugement sans appel : le « romantisme révolutionnaire » l'a attiré dans sa jeunesse et il condamne à présent son inefficacité et ses conséquences meurtrières (p. 222). Mais dans le même souffle, il clame que les objectifs ne doivent pas être abandonnés pour autant : l'indépendance, et « une société fondée sur l'égalité des droits et des avantages ». Donc, le national et le social, ce qui est la dialectique permanente des mouvements progressistes québécois depuis au moins les années 1950 : faut-il privilégier l'un ou l'autre, l'un avant l'autre ? Pour Comeau à présent, il est clair que la souveraineté politique est « un instrument indispensable de la réalisation du projet de société que nous voulons ».

Pour un historien qui a peu écrit, l'exercice est réussi. On attendait ce livre depuis longtemps. Il faut souligner l'effort de vulgarisation qui entoure l'ouvrage, dédié à son fils et à ses petits-enfants : loin d'être hermétique, le livre est écrit dans un style clair. Pas de complaisance non plus : l'auteur de toute façon n'est pas de ceux qui modèrent leurs propos. Certes, Comeau règle ses comptes, surtout avec les indicateurs et la police, et il faut le suivre dans les dédales des différents types de papier du FLQ. Cependant, et c'est l'essentiel, il nous plonge dans une période et une ferveur brouillonnes, mais porteuses d'espoir. Ce caractère désordonné et « violent » est d'ailleurs ce qui est lourdement reproché aux mouvements contestataires qui s'ébrouent depuis une vingtaine d'années contre le néolibéralisme mondialisé : gilets jaunes, carrés rouges, indignés et autres 99 %. Mais aujourd'hui comme hier, l'articulation entre le social et le national est encore le moteur le plus puissant de notre vie politique. ❁

LES LOIS D'EXCEPTION